

au pays moyen du médiocre
il fait neuf degrés d'automne
il vente mou

à Khodovarikha
ce serait un été torride
et les phoques se feraient bronzer sur les galets en faisant des bras
d'honneur à la banquise

que n'ai-je été météorologue
là-bas
aussi seul qu'un pingouin
à la démarche d'astronote
préservant à grand peine ma braise dans un scaphandre de fourrures
et pissant dans mon froc pour ne pas me geler la bite en contemplant les
aurores boréales

au lieu de ça
l'asphalte
qui écartèle la forêt
le crachin
mesquin
la rumeur lointaine des bagnoles

tiens !
je m'en vais pisser aux nuages
puisque ici je peux
mais
pas à contre-vent
même mou

Sept heures
À présent
Le matin c'est la nuit
Le décor se dépouille
Je me sens bien
Je vais retrouver la paix dénudée des cellules monacales
Les os de la vie
Le halo de ma lampe délimite un monde
La flamme se contorsionne
Le thé attend
Tout est redevenu simple
Et quand l'hiver sera là
Au lieu de redouter la saison qui vient
J'espérerai la saison à venir

Il gèle à cœur fendre
Couverte d'étourneaux affamés
La neige est un manteau d'hermine
C'est royal
C'est superbe
Tant qu'on n'est pas un oiseau

Sur la neige
Les oiseaux noirs me tournent autour
En attente de la viande
Patience les gars

Ils ont faim
J'ai faim
Le monde a faim
Tout est toujours dans l'attente de quelque chose
Qui ira mieux demain

Demain ventre plein
Demain pourtant la fin

Nous courons à la fin du temps
Qu'on croit éternel
Au point de l'écrire au pluriel

Un jour pour toi
Pour moi
Le temps disparaîtra
Les oiseaux noirs seront repus

En attendant
Danse camarade
Chante
Et montre ton cul aux corneilles
Prouve-leur que tu es vivant

Et tu laisses passer les jours
Et se coucher et se lever
Le soleil
Et tu le vois
Parce que ta as quitté la course
Parce que de loin tu entends bourdonner la ruche
Comme un moteur absurde
Comme une rumeur insensée
Comme un gargouillis intestinal

Tu regardes le ciel
Tu entrelaces les oiseaux
Tu prends le temps d'écouter crisser la neige

Ta liberté se fond dans l'espace
Il n'y a plus rien mais tout est prodigieux
C'est une ivresse

Ainsi
Leur rien est ton plein

Je suis fatigué des mots
Glissés entre les corps
Comme une râpe à fromage

Je suis fatigué des mal entendus
De la cire qui bouche les oreilles
De la membrane étanche qui fait l'autre

Je suis fatigué de te dire
Ce que disperse le vent
Ce que couvre ton bruit intérieur

Je suis fatigué d'essayer d'ouvrir ta tête
Et de frapper à la porte de ton cerveau
Dont j'ai perdu les clés

Je suis fatigué
Et c'est la faute à personne
C'est la malédiction de Babel
La malédiction du mur

je ne suis pas perdu
non
j'erre
délibérément
mon regard skie sur la neige
au plus loin qu'il peut porter et se perd dans l'horizon fondu de brume

je ne suis pas perdu
j'écoute
je hume
je touche
je gratte le sol sans y chercher le bonheur
simplement un caillou
à tenir froid
dans la main

je ne suis pas perdu
je vais simplement nulle part
j'échange
au hasard
je respire le réel
j'osmose
je vis

L'homme tira les rideaux
Il était midi
On n'aurait pas dit
Dehors c'était une nausée opaque froide et trempée
Il ne voulait pas montrer sa souffrance
Ni non plus la regarder
Il s'enfermait
En lui-même aussi

Il allait attendre
Comme un ours
Comme une pierre

Il allait
Ronger le temps
Enkyster son mal-être
Supporter et respirer à peine

En attendant l'impermanence

Je vis
C'est un cas de force majeure
Il ne faut pas m'en vouloir
Je n'ai pas demandé à faire connaissance avec les heures
À aller du zéro à l'infini
À regarder tourner le compteur
Sans savoir quand il s'arrêtera

Maintenant que je suis là,
Je voudrais juste comprendre
Mais c'est encore trop demander
Alors je me contente de regarder
Les merveilles et les merdes qui disparaîtront avec moi

Au fond je ne fais rien d'autre qu'égrener le temps
Qu'attendre
Dans l'entre deux rien

la forêt sait être de mauvaise feuille
renfrognée
repliée sur elle-même
écrasée sous la brume dégoulinante et la neige trempée

on y marche avec précaution
de peur de se faire happer le pied dans la boue froide et de ronchonner
de concert

même les bêtes sont tapies
il n'est plus question de charmer
il est question de survivre

mon haleine ne fait qu'ajouter au brouillard
c'est l'expérience de l'apparence de la mort

pourtant

imperceptiblement
en sous-sol
le coeur bat

Il n'y a que la route
L'asphalte grise
Ta voix qui jacasse sans arrêt
Et brouille Chet Baker que je tente d'écouter sur la radio de bord
Le bruit des pneus aussi qui rythme le défilé des arbres
De chaque côté

Arriverons-nous jamais quelque part ?
Y a-t-il quelque part où aller ?
Ne nous traînons-nous pas avec nous ?
Tu ris
Je ne sais même pas de quoi
Il y a longtemps que je ne t'écoute plus
Et que tu ne m'entends plus quand je parle
C'était
Avant qu'on quitte l'autoroute
Il y a des éons de ça
D'ailleurs nous n'avions pas besoin de parler

Aujourd'hui
Tu mesures les distances
La borne dit
Cent vingt-huit
Ta voix dit :
"Elle en avait..."
Et quand tu as énuméré tout ce qu'elle avait
La borne dit cent vingt-neuf
Et la vie se déroule ainsi
Et la vue glisse sur les choses
À quatre-vingt-dix kilomètres-heure
Et l'horizon recule
Et tu ne sauras jamais ce que tu essaies d'oublier avec la diarrhée de tes mots
Et maintenant qu'on ne baise plus
Je ne saurai jamais pourquoi je t'ai embarquée
Ni pourquoi tu es restée
J'irai tout au bout
Les routes n'ont pas de butoir
J'irai jusqu'à la panne sèche
Puis
Nous marcherons
Jusqu'à ce que les corps cèdent

Croisée
Juste croisée
Croisé les yeux
Comme une fenêtre
Comme un microscope braqué sur l'âme
Pourrai-je dormir sans être entré dans sa maison
Sans avoir plongé
Jusqu'à la cave
Dans la black star diopside de ses pupilles
Sans savoir

O ce moment
Où les choses émergent
Où j'en prends conscience à nouveau
Parce que la terre a assez tourné pour que je les voie

O mes yeux
O la conscience du monde
O la séparation
O vous qui me permettez l'amour et la détestation
Qui créez la fantasmagorie
Le kaléidoscope diapré
Le feu d'artifice dansant des formes
La multiplicité infinie de la couleur de l'être

Quand vous vous fermerez pour la dernière fois tout rentrera dans l'ordre
Tout rentrera dans l'unique
Dont je ne saurai rien

le soir tombe et personne ne l'aide à se relever
le regard des passants glisse sur lui comme sur un SDF
dans mon casque audio Armstrong jase juteux sur Basin Street
c'est la musique du siècle dernier
celle que j'aime
celle qui chaloupe mon pas
qui l'élastise
qui me dandine
qui me fait croire un instant que la vie est joyeuse
que le coucher de soleil est un tableau nitescent peint pour moi seul
qu'il n'y a plus d'hier
qu'il n'est même pas question de demain
que les algorithmes ne jouiront jamais

et peu à peu

le blues naufrage doucement dedans la nuit
tant et si bien
qu'on ne le verra même plus
le SDF

Elle vit loin en direction de la mer
Je lui parle le soir
Et le matin j'interroge les nuages que le vent traîne depuis l'Ouest
Est-elle toujours vivante ?
Aime-t-elle toujours ?
A-t-elle toujours ces lèvres en forme de mouette ?

Il y a des questions qui n'ont pas besoin de réponse
Qui ne sont que souvenir
Qu'hologramme sur lequel je tente en vain de refermer les doigts

Le passé est un théâtre d'ombres
Une fantasmagorie
Plus illusoire encore que le présent
Courant d'air

Et fumée

J'aurais dû naître Indien

Ou Bushman

Ou Inuit

Ou Toungouse

Ou Tchoukte

Autre en tout cas

Différent

D'une inadmissibilité criarde

Mais je singe l'Européen moyen

Et je m'emmerde comme un rat mort dans ses rêves éteints

Propres et carrés

Ses algorithmes qui font bander le plastique

Et ses tours de certitudes en béton

Un jour je m'en irai

Sans très bien savoir où

Je retournerai

Chez moi

La neige est morte
Elle ne vit que quand elle tombe
Son hermine couleur de trépas couvre un moment les aspérités du réel
Puis son cadavre se décompose
Et la vérité flasque des choses réapparaît
Au grand dam des ménagères

J'ai assisté à la gadoue d'avant et à la fange d'après
Que peut-il encore m'arriver ?

L'air est une éponge détrempée où transparaissent des formes vagues
Ton sur ton
Gris sur gris
Je respire comme un poisson
Quand ai-je vécu cela ?
Quand ai-je connu ce monde d'avant qui se laissait seulement supposer
dans un aquarium tiède
Au moins je n'avais pas droit à ce truc glacé qui descend de la nuque
jusqu'entre les omoplates

Déjà
Le ton sur ton vire au noir
Les journées sont une entrevue
Une courte méprise de la nuit
Un avant goût du sombre néant infini de l'univers

Hiberner

J'ai la fatigue qui tombe
Avec la nuit
Comme un sac de jute sur mes paupières
Et
Quand je renverse la tête en arrière
J'ai tout un Coltrane des images du jour qui bruit

Voilà
Je me sens fondre dans la douceur
Du nuage
Où courent déjà les rêves fantastiques de l'autre monde
J'aspire aux épisodes entrechoqués
Aux délires fabuleux
Je vais vivre
Encore

Tu n'es pas un lemming
Tu n'as pas besoin de courir au gouffre
Tu n'as pas besoin de suivre la cohorte
Il y a des sentiers d'ombre fraîche
Et des sentiers de braise ardente
Égarés et solitaires
Qui attendent ton pas
Tu y flâneras
Parce que vivre
c'est regarder entendre et sentir

Tu n'es pas un lemming
Laisse les courir
Ils regardent leurs pattes et la queue de celui qui court devant
Tu es d'une autre race
Celle des grands oiseaux qui volent sans bouger les ailes

Tu n'es pas un lemming

Toi
Tu regardes le monde
Et ton chemin
Et la mort
En souriant

Quand on a fait le tour de tout
Il reste à explorer le rien
Simplement jouir
Simplement être délicieusement là
Flâner
Parce que
Quoiqu'il arrive
Il n'y a rien d'autre
Que ce superbe rien
Qui est

Au fond le sort des hommes est simple
Inéluctablement la mort triomphe
Parfois à la louche comme en quatorze
Puis en quinze
Puis toutes ces années où les pauvres
Ont fait l'objet d'un meurtre
D'un massacre monstre
Comme dans la boue belge
Où encore aujourd'hui se goinfrent
Les larves

je suis un homme d'hier
un de ceux qui couraient les vastes forêts
qui s'asseyaient sur les étocs pour regarder la mer
et qui se roulaient dans les alpages

je n'aurai pas d'intelligence augmentée
elle ne me manquera pas
je tiens à ce que mon ignorance m'oblige à m'émerveiller
je tiens à m'angoisser un peu et à m'interroger beaucoup en regardant
les étoiles
je tiens à m'émouvoir des caresses du vent
À m'effrayer de ses rages

je tiens à mourir un jour
parce que c'est ça qui donne du prix à maintenant

je ne peux plus te dire
je ne peux plus que raconter
ce que fut la route
qui se mélange aujourd'hui
avec les friches et les terrains vagues

regarde mes mains
usées de caresses
de coups
de cueillettes de labeur et de vols

je ne peux plus te dire
le temps me pèse sur les lèvres
le souvenir du passé scelle ma langue
je suis un très vieux diamant
taillé de tant de facettes inutiles
regarde mes yeux
lavés de brouillards et de larmes
décolorés d'avoir bu les étoiles et engrangé tant de visages

je ne peux plus te dire
le mot unique
celui qui crée le monde en criant de plaisir
le mot jaillissant
celui dont on a dit
"au commencement était le verbe"

Les jours courts
Et ce Noël qui approche
Avec sa fausse joie de supermarché
Et l'ennui des heures sans sortir
Et le repli
Pour surtout n'en être pas
Pour garder son innocence
Pour garder en soi le calme indifférent de la forêt
Qu'on n'ose fréquenter à cause des Nemrod de bazar dont les fusils courent en
liberté
Et la compassion pour la peur
Celles des bêtes
Et que ces fêtes sont bêtes
Et maudites
Et infantiles
Sous le ciel qui roule son indifférente grisaille

La route est trempée, la voie lactée s'est épanchée sur l'asphalte.
Elle scintille
Les pneus attardés y gravent des sillages sacrilèges
L'âge a rendu mes pieds gourds
Sans vergogne, eux aussi écrasent Andromède
C'est là que je traîne mes rêves plus inaccessibles que Sirius
C'est là que je rode, débarrassé et vacant
Nostalgique du temps des hommes compatibles

Il ne lui restait plus le choix qu'entre le souvenir et le néant
Alors il s'accrochait au présent comme à un rideau
Pour ne pas tomber déjà
pour profiter encore un peu des choses ténues
Pour s'émerveiller de ses souliers et des cailloux
Et que l'un pouvait marcher sur l'autre sans l'écraser

Il se regardait le sexe
Dérisoire
Inutile
Mais qu'il portait comme une légion d'honneur

Il respirait le bout de ses doigts
Pour y sentir l'odeur du toucher
Les traces de la vie

Parfois

Par la fenêtre
il regardait à l'infini
Et par contraste
Il se savait vivant
Ici

Il était bien
Il devait seulement
C'était impératif
Vite occuper ses mains
Quand il pensait à demain